

La correspondance Luc Lacourcière-Benoît Lacroix (1950-19870)

The correspondence between Luc Lacourcière and Benoît Lacroix

Giselle Huot

Volume 10, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1013547ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1013547ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huot, G. (2012). La correspondance Luc Lacourcière-Benoît Lacroix (1950-19870). *Rabaska*, 10, 157–176. <https://doi.org/10.7202/1013547ar>

Article abstract

Luc Lacourcière (1910-1989), folklorist, Université Laval professor and founder of the Archives de folklore (1944), held a long correspondence with medievalist Benoît Lacroix, o.p. (1915-), professor at the Université de Montréal's Institute of Medieval Studies and founder of the Centre d'études des religions populaires (1967). It began when Lacourcière reacted to an article by Lacroix on medieval survivals in French Canada. These two internationally recognized scholars, who had both received many awards, exchanged two hundred letters which reveal their ideas, preoccupations, projects and accomplishments. They also speak to a strong partnership where help was never denied. Finally, the rich volume of correspondence between Luc Lacourcière and Benoît Lacroix also reveals a lasting and profitable friendship.

La correspondance Luc Lacourcière- Benoît Lacroix (1950-1987)

GISELLE HUOT
Auteure et éditrice

C'est en l'Année sainte, que débute la correspondance entre Luc Lacourcière (1910-1989) et Benoît Lacroix (1915-). La rencontre des deux hommes aurait été provoquée, selon les souvenirs de Benoît Lacroix, par son article paru en deux parties dans la *Revue dominicaine* : « Pourquoi le moyen âge » et « Pourquoi le moyen âge ? II Le moyen âge et le Canada français¹ ». L'auteur y fait remonter nos origines canadiennes-françaises et chrétiennes, avec sa langue, sa religion, ses institutions et ses traditions ou coutumes au Moyen Âge, tout en remarquant : « Il y aurait possibilité, je pense, d'ouvrir tout un chapitre d'histoire sur les survivances médiévales au Canada français. Il serait long. Ce sont les premiers monuments mêmes de cette histoire qu'il faudrait relire à la lumière de l'historiographie médiévale². » Après la lecture de cet article, Luc Lacourcière, ayant côtoyé le père Louis-Marie Régis, o.p. dans une réunion, lui aurait exprimé le souhait d'en rencontrer l'auteur³. Leur correspondance – du moins celle retrouvée – débute le 14 juillet 1950, par l'envoi de Benoît Lacroix à Luc Lacourcière de son opuscule *Pourquoi aimer le Moyen Âge*⁴, texte « quelque peu remanié » de l'article déclencheur d'une connaissance qui se muera en amitié de toute une vie.

Le corpus actuel (14 juillet 1950-16 avril 1987)

Nous avons découvert jusqu'à maintenant 199 lettres, dont 40 de Luc

1. *Revue dominicaine*, Montréal, vol. 55, t. I, n° 3 (mars 1949), p. 152-161 et n° 4 (avril 1949), p. 217-224.

2. *Ibid.*, p. 220.

3. Ce même article aura aussi valu à Benoît Lacroix une autre grande rencontre, celle de Lionel Groulx. Grande et précieuse aussi pour Groulx, puisque Benoît Lacroix va préparer le *Lionel Groulx* des « Classiques canadiens » des Éditions Fides, lancé le jour même de la mort de Groulx, le 23 mai 1967. Benoît Lacroix sera aussi le grand responsable de la demande de subventions gouvernementales pour la publication d'une édition critique des *Œuvres* de Lionel Groulx, d'où la publication du *Journal (1895-1911)* (2 vol., PUM, 1984), suivie de celle de la *Correspondance* (Fides, I (1989), II (1993), III (2003) ; le manuscrit du IV^e (1915-1920) est terminé (10 ou 15 tomes prévus).

4. Montréal, L'Œuvre des Tracts, n° 367 (mars 1950), 15 p., suivies d'une « Note sur l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal ».

Lacourcière (L.L.) et 159 de Benoît Lacroix (B.L.). La plus grande partie de cette correspondance est conservée aux Archives de l'Université Laval (AUL), dans le Fonds Luc Lacourcière P178 : lettres, cartes postales, et cartons d'invitations imprimés parfois glissés avec les lettres et parfois non, ainsi que articles, homélies, coupures de presse et tirés à part, parfois avec dédicaces et messages, surtout de et sur Benoît Lacroix. La deuxième source est celle du Fonds Benoît Lacroix P61 des Archives du feu Centre de recherche Lionel-Groulx (ACRLG) – désormais conservées à Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Montréal : cinq envois dont trois de L.L. (22/09/1959, 14/04/1964 et [fin/01/1976]) et deux de B.L. (10/04/1964 et 25/03/1965, dont une copie se trouve aussi aux AUL). Une troisième source, une lettre de Luc Lacourcière provenant à l'origine des archives de Benoît Lacroix, remise à Patrick Dionne (bibliothécaire du Couvent des dominicains à Montréal), que ce dernier m'a donnée en toute propriété, le Jeudi saint 5 avril 2012, après mention de cette correspondance (lettre que je remettrai aux archives) : une page et demie dactylographiée (quelques ajouts à l'encre bleue), intitulée « Bulletin des Archives de Folklore » – qui se veut trimestriel – et une partie olographe – la seule lettre originale de Luc Lacourcière – qui se lit comme suit :

Cher Ostrogoth,

Il manque à mon projet un témoin du moyen âge qui parlerait du culte populaire d'un saint ou de toute autre question de théologie populaire. S'il vous venait à l'esprit un sujet court (à traiter en 2 ou 3 pages) avec raccordement à la tradition canadienne, vous sauveriez l'honneur, par votre présence, de Saint-Michel et de Ville-Marie, de leurs institutions et traditions. Vous avez moins de dix jours pour me répondre oui, et encore moins pour un non.

Je vous suis, dans un cas comme dans l'autre, Ar-go-thi-que-ment dévoué
Luc L.

La série des *Archives* continuera quand même sous forme de monographies. Trois sont actuellement en route vers la publication (dont deux encore sur mon bureau !).

Le 20 janvier 1960

En plus de la correspondance proprement dite (lettres et cartes), nous ajouterons, dans l'édition en volume (à paraître dans deux ans environ), les envois dédicacés – tirés à part, coupures de presse – (qui ne sont pas classés avec la correspondance aux AUL) parfois seuls liens écrits pendant les périodes de grande occupation de l'un et de l'autre.

Les correspondants et leur correspondance

Deux amis, très fidèles depuis le début jusqu'à la fin, l'un moins fidèle cor-



Benoît Lacroix et Luc Lacourcière

devant la deuxième maison de Beaumont, achetée par ce dernier en 1967, résidence de sa sœur Joséphine Lacourcière.

Source : collection Benoît Lacroix , sans date [années 1970].

respondant Luc Lacourcière⁵, l'autre plus fidèle et plus rapide correspondant, Benoît Lacroix.

Le premier, meilleur archiviste, qui a sauvegardé tous les envois de son ami alors que la plupart de ses propres lettres retrouvées ont été conservées par lui dans ses archives (lettres dactylographiées en double par sa secrétaire), l'autre a plus écrit. Tous les deux ont gardé les tirés à part de leurs articles qu'ils s'échangeaient, de leurs livres aussi. Luc Lacourcière a de plus collectionné les coupures de presse sur son ami et sur ses œuvres.

Au second qui se plaint parfois au premier de sa procrastination épistolaire, l'ami Luc lui fera un jour part, de délicieuse façon, de sa philosophie en la matière, en faisant ainsi débiter sa lettre du 22 juin 1967 : « Essayez de comprendre ceci : moins on écrit à un ami cher, plus on pense à lui ; parce que lorsqu'on lui a écrit on l'oublie jusqu'à sa réponse et quand on remet toujours au lendemain on y pense tous les jours. C'est de cette façon que votre souvenir m'a accompagné pendant toute la durée de mon séjour à Strasbourg. » Benoît Lacroix a beaucoup goûté cette réponse en me la citant dès la réception de cette lettre (je travaillais alors avec lui à l'édition critique des *Œuvres* de De Saint-Denys Garneau).

5. Il faut ici tempérer l'affirmation, en reconnaissant que ses multiples occupations, ainsi que l'écriture d'innombrables lettres sur différents sujets et à différents organismes – tels qu'en témoignent ses archives déposées à l'Université Laval et le répertoire de quelque 400 pages par Céline Savard (*Répertoire numérique détaillé du Fonds Luc Lacourcière (P178)*, Québec, Université Laval (Bureau du secrétaire général / Division des archives), Publication n° 26, 1994) – le dédouanent quelque peu.

Benoît Lacroix répond généralement assez rapidement à son ami, mais il fait face aussi à des périodes d'« occupationite » aiguë, qui coïncident souvent avec ses séjours à l'étranger. Luc Lacourcière s'était donc déjà plaint auparavant du silence inexplicé et prolongé de son ami, alors à Harvard : « Pour saluer la nouvelle année scolaire et le boursier silencieux comme une pierre du moyen âge. Beaucoup à vous raconter à la prochaine... Amicalement Luc L. » Il s'en plaindra encore plus tard lorsque le professeur de Montréal enseigne en France : « Au grand silencieux de Caen pour lui rappeler que les cloches de St-Michel carillonnent encore malgré le givre et le froid. On les entend parfois jusqu'à Beaumont. L.⁶ »

Amis différents, mais avec beaucoup d'atomes crochus et plusieurs racordements personnels et professionnels.

L'un Beauceron (Saint-Victor) puis Bellechassois d'adoption par son enracinement à Beaumont, l'autre « Beau Chasseur » – ainsi surnommé par son ami Luc – de par sa naissance à Saint-Michel.

Deux célibataires, l'un laïc, l'autre religieux dominicain.

L'un professeur à l'Université Laval de Québec, l'autre à l'Université de Montréal.

L'un, ethnologue, folkloriste, fondateur des Archives de folklore (1944)⁷ et de sa revue éponyme (1946) à l'Université Laval, qui voudra plus tard créer le *Bulletin des Archives de folklore*⁸ ; l'autre, médiéviste de profession, de par son ordre ancré au XIII^e siècle, bercé par les légendes, contes et chansons de son enfance.

Avant leur rencontre, Luc Lacourcière était membre fondateur de la « Collection du Nénuphar » (1944) des Éditions Fides de Montréal ; plus tard, en 1958, Benoît Lacroix concevra la collection « Vie des lettres canadiennes » des Presses de l'Université Laval (1964), rebaptisée « Vie des lettres québécoises » (1974), dont ils sont tous deux, avec Jean Ménard, membres fondateurs, comme ils sont également tous deux membres fondateurs du Comité de publication de la collection des « Classiques canadiens » de Fides (1955).

Ils sont aussi membres des mêmes organismes savants, de la Société des Dix (qui publie les « Cahiers des Dix » : L.L., 1966 et B.L., 1982), de la Société royale du Canada, dont l'aîné (membre depuis 1962) parrainant son cadet de cinq ans, le 2 octobre 1971, par un texte superbe égalé par la réponse

6. Copie d'une lettre du 22 septembre 1959, 1 p. dact., à Clément Saint-Germain de Fides (Collection Classiques canadiens) à laquelle L.L. a ajouté à l'intention de B.L. cette note olographe, en bas de la page. (ACRLG, P61 Fonds Benoît Lacroix, Boîte 1). Puis, dédicace sur un article de Jean Royer, « Les belles éditions du Noroît », *Le Soleil*, Québec, samedi 1^{er} février 1975 : D 5 (très bon compte rendu de deux livres, dont celui du conte de Benoît Lacroix, *Les Cloches*, 1974, 70 p.).

7. À ce sujet, voir Jean-Pierre Pichette, « Luc Lacourcière et l'institution des Archives de folklore à l'Université Laval (1936-1944). Autopsie d'une convergence », *Rabaska*, vol. 2 (2004), p. 11-29.

8. Voir *supra*, la lettre du 20 janvier 1960.

du second « La sagesse “paysanne” », qui « entraîne » avec lui dans la Société à titre de « membres *honoris causa* », « les habitants de Bellechasse », y compris, l'on suppose, le voisin de la terre familiale, pas très impressionné par ses travaux sur la ferme, qui a déclaré lors de son entrée chez les dominicains : « Eh ! Ben ! ça m'surprend pas de lui. Ben trop paresseux pour travailler ! » Habitant habituellement respectivement Québec (Beaumont) et Montréal, ils sont réunis par les congrès et colloques (ACFAS et autres) et par leurs obligations respectives concernant les organismes ci-devant nommés, également parce que Benoît Lacroix va visiter ses parents à Saint-Michel-de-Bellechasse et environs en passant par Beaumont via le Chemin du Roy où Luc Lacourcière a acheté une maison datant de la Nouvelle-France : « Je vous attends à Québec pour la réunion des Classiques canadiens la semaine prochaine et j'espère que je pourrai vous faire voir cette humble maison de censitaire à laquelle est encore attachée une rente de quarante-trois cents par année. » (16 octobre 1962) Il achètera quelques années plus tard (1967) une autre maison qui sert de résidence à sa sœur, aussi de l'époque de la Nouvelle-France, celle-ci plus près du fleuve, qui était au début de la colonie la route principale de communication ou première route nationale de la Nouvelle-France⁹. Ils se rencontrent encore soit à l'Université Laval ou à Montréal chez les dominicains et font parfois le voyage ensemble vers Ottawa. Ils vont même se retrouver à quelques reprises en Europe, à Paris surtout.

Les publications de Luc Lacourcière sont pour la plus grande partie reliées au folklore et à quelques auteurs canadiens-français, dont Émile Nelligan et Philippe Aubert de Gaspé, fils, alors que Benoît Lacroix vogue allègrement de l'Antiquité (historiens) en passant par le Moyen Âge (multiples points de vue, histoire des mentalités, littérature), en rejoignant son époque avec *Vie des lettres canadiennes* (1954) et en genres multiples, histoire religieuse, histoire littéraire, récits de voyage (Japon, Rwanda), chantre de Bellechasse par ses contes et par ses livres *La Religion de mon père* et *La Foi de ma mère*.

Ils se rejoignent tous deux par le folklore et par l'histoire des religions populaires qui en découle, aussi bien que par leurs travaux d'éditeurs critiques. Luc Lacourcière est le premier à offrir une édition critique au Canada français avec celle des *Poésies complètes (1896-1899)* d'Émile Nelligan, avec texte établi et annoté (Montréal, Fides, coll. du Nénuphar, 1952, 331 p.). À peu près au même moment, Benoît Lacroix se met à la préparation de la deuxième édition critique du Canada français, sur un autre poète du pays, qu'on surnommait plus tard le premier poète moderne du Québec, et qu'il publiera quelque vingt ans après celle de son ami : *Saint-Denys Garneau*.

9. Voir les *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière. Folklore français d'Amérique*, sous la direction de Jean-Claude Dupont (Montréal, Leméac, 1978, 485 p.) qui contiennent des éléments très intéressants sur ces maisons du XVIII^e siècle : p. 466-470 et p. 27-29.

Œuvres (texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, xxvii-1320 p.¹⁰). Le second, aussitôt son édition imprimée, s'empresse d'écrire au premier, le jour même de l'« Achevé d'imprimer à Montréal le 1^{er} décembre 1970 » : « Honorable ! N'achetez pas le nouveau St-Denys Garneau. J'irai en procession, un jour, une nuit, vous en porter un exemplaire... à Beaumontville. »

Deux scientifiques reconnus nationalement et internationalement par leurs pairs et qui œuvrent dans divers comités et organisations, ce qui leur permet de s'entraider à mener à bien leurs projets respectifs. Ils obtiennent plusieurs bourses de chercheurs : en plus de multiples bourses du Conseil des arts du Canada, tous les deux reçoivent les prestigieuses bourses de la « John Simon Guggenheim Memorial Foundation de New York », L.L. (1943-1944) pour des recherches à la Bibliothèque du Congrès à Washington et à la bibliothèque de l'Université Harvard et B.L. pour des recherches sur la philosophie de l'histoire au v^e siècle à Harvard (1959-1960). En 1956-1957, L.L. obtient une bourse de la Fondation Rockefeller pour commencer sa *Bibliographie raisonnée des traditions populaires françaises d'Amérique*.

Luc Lacourcière analyse les projets de son ami, répond à ses questions : « Au sujet de la Guggenheim, voici un brouillon. Suis-je dans le ton ? Seront-ils intéressés ? Avez-vous d'autres suggestions ? » (29 juillet 1956), en suggérant parfois des corrections, tout en l'encourageant dans ses démarches : le « plan de recherches sur la religion et le folklore du Moyen-âge est un plan d'envergure. Déjà dans son état schématique il m'éclaire sur quelques points. Je pense qu'un tel projet devrait attirer l'attention de la Fondation Guggenheim. Etc. » (10 août 1956), bourse que Benoît Lacroix ne demandera que deux ans plus tard. Et quand Luc Lacourcière aura fait parvenir à Benoît Lacroix copie de la lettre d'appréciation au comité de Guggenheim, ce dernier lui répondra, après avoir mentionné que « Marrou ne cesse de parler de son voyage. Il est *entièrement* de votre avis : que le folklore doit être d'abord entendu, connu, classifié avant d'être interprété » : « J'admire... en rougissant votre lettre à la Guggenheim : merci, merci. » (21 octobre 1958) Le 4 décembre suivant, il est toujours en état d'étonnement ravi : « Reçu "rapport à Guggenheim". Ouf ! que vous êtes charitable !... J'en rougis ! » Plus tard, Benoît Lacroix recommandera d'accorder une bourse à Luc Lacourcière : « Déjà j'ai adressé – il s'agit de votre Grand Projet – un rapport

10. C'est Benoît Lacroix qui a pris l'initiative de préparer cette édition, qui a rencontré les parents Garneau – qui l'ont invité à plusieurs reprises au Manoir de Sainte-Catherine de Fossambault (maintenant : de-la-Jacques-Cartier), où madame Garneau lui cédait la chambre de son fils de Saint-Denys, et à leur maison de Westmount (Montréal) – et la fratrie de l'auteur, qui est entré en relation avec les amis intimes du poète, qui s'est débrouillé avec la question des droits (embrouillaminis monstres) et qui a fait la chasse aux manuscrits garnéliens auprès des autres amis et professeurs de l'auteur. Plus tard, il s'est adjoint le poète Jacques Brault, également professeur à l'Institut d'études médiévales, de littérature médiévale, à qui il a confié la section des Poésies, se réservant celle des Proses.

très positif au Conseil des Arts, parce que je voudrais bien que cet inventaire soit réalisé. C'est même urgent, et je leur ai prouvé. Espérons maintenant. » (11 décembre 1970) Ce n'est pas de la collusion mais de bonne guerre. Car ces deux scientifiques produisent exactement ce qu'ils disent vouloir réaliser et en relativement peu de temps, compte tenu des multiples occupations qui sont leurs. L'un et l'autre prononcent de multiples conférences et écrivent sans coup férir pour l'avancement de leurs sciences respectives tout en élargissant leurs auditoires au moyen de la radio et de la télévision.

Tous deux collectionnent les prix et les titres honorifiques, dont celui de professeur émérite de leur université respective. Le folkloriste est Docteur honoris causa de l'Université McGill (1966), récipiendaire du Prix Duverny de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (1969), Compagnon de l'Ordre du Canada et lauréat de la Médaille Lorne-Pierce (1972). Pour sa part, le médiéviste remporte les prix et titres honorifiques suivants : 2^e Prix scientifique de la Province de Québec (1954), Académie des sciences morales et politiques (1971), Société royale du Canada (1971), Prix du Québec Léon-Gérin (1981), Ordre du Canada (Officier, 1985), Société historique de Bellechasse (Membre d'honneur, 1987), Docteur honoris causa de l'Université de Sherbrooke (1990), Ordre national du Québec (Chevalier 1991, Grand Officier 1996) et Ordre de Saint-François (2007).

Leur influence dépasse leurs universités. Tous deux sont professeurs invités et transmettent leurs enseignements et connaissances internationalement ; Luc Lacourcière, qui fera plusieurs séjours en Europe, en France particulièrement, entre autres en 1965, à Paris, Poitiers et Rennes ; Benoît Lacroix est professeur invité au Japon, à l'Université nationale de Kyoto (1961), au Rwanda, à l'Université nationale à Butare (1965-1966), en France, codirecteur de la Chaire de civilisation québécoise à l'Université de Caen (1973-1976) ; la dernière année, on lui demande de faire une conférence sur le Québec et le folklore dans cinq villes d'Italie (8 février 1976).

À eux deux ils abattent un travail difficilement quantifiable, toujours de grande qualité et originalité, à tel point qu'un jour Benoît Lacroix se laisse aller à une remarque – plainte retenue lui qui ne se plaint jamais, éduqué par sa mère Rose-Anna qui morigénait sa progéniture en disant que ce n'était pas poli – : « J'imagine que vous êtes comme moi : sur-chargé par le travail. Dire qu'il y a tant de gens qui ne font rien ! Quand y aurait-il égalité dans le labeur ?... Je vous quitte sur cette phrase peu médiévale, mais qui vous laissera percevoir que j'ai été marqué par mon séjour aux U.S.A. » (26 septembre 1959)

Deux amis qui se tiennent au courant de leurs projets respectifs et aussi qui invitent l'autre à partager quêtes de matériel et plaisirs de découvertes. En connaissant Benoît Lacroix, sans s'en douter, Luc Lacourcière allait

s'adjoindre des aides incomparables dans ses quêtes de légendes, contes et chansons.

La famille Lacroix

Si Benoît Lacroix n'est pas très ferré en folklore lorsqu'il fait la connaissance de son ami, il a un père qui, lui, s'avérera une recrue de taille. Très tôt, il invite plusieurs membres de sa famille à nourrir la collection de légendes, contes et chansons de Luc Lacourcière. C'est ainsi qu'il écrit de Paris à son père, le 14 février 1953, autant pour le tenir occupé que pour recueillir une somme de connaissances qui n'est pas à sa portée, non seulement pour lui mais aussi pour son ami, comme le « nous » le laisse entendre :

Tout va bien ici. Luc Lacourcière arrive aujourd'hui à Paris. Je dînerai avec lui chez M. Marrou Mardi gras. // Un service à vous demander : vous serait-il possible de mettre par écrit au clavigraphe, à deux espaces, tout ce dont vous vous souvenez au sujet du passé : contes, chansons, façons de vivre des anciens. Écrivez cela comme ça vient et quand ça vient pour que j'aie cela à mon retour d'Europe à l'automne. Ne vous occupez pas des fautes. Ça nous rendrait tellement service. Par exemple : votre histoire de Garcia Moreno, comment la racontez-vous¹¹ ?

Luc Lacourcière trace de Caïus Lacroix un portrait vif et généreux, voire admiratif, dans la présentation de son fils Joachim (au baptême)-Benoît (à l'entrée chez les dominicains) à la Société royale du Canada (2 octobre 1971)¹². De son propre aveu, Caïus Lacroix, surnommé par lui, comme son fils, « Beau Chasseur », dont il célèbre « l'étendue de ses connaissances traditionnelles » et « la même ardeur à transmettre le folklore ambiant de Bellechasse qu'à innover dans l'organisation civique de ses compatriotes », est le responsable des « plus fructueuses enquêtes » et cela dans un rayon fort limité :

J'en ai fait personnellement l'expérience à partir de 1950, au cours de randonnées mémorables en sa compagnie, à la recherche des légendes, des contes et des chansons dont il connaissait bien les dépositaires. Ce furent parmi les plus fructueuses enquêtes jamais effectuées pour nos Archives de folklore.

Pour ne rappeler que les principaux thèmes de ces cueillettes locales, voici dans un rayon d'une dizaine de milles à peine, autour de chez lui, un échantillonnage des légendes qu'il nous aida à préciser sur les lieux mêmes d'événements qui depuis deux siècles continuent de hanter l'imagination populaire. À

11. Dans Giselle Huot, dir., *Dits et Gestes de Benoît Lacroix, prophète de l'amour et de l'esprit*, Saint-Hippolyte / Montréal, Le Noroît / Fondation Albert-le-Grand, 1995, 735 p. ; p. 66. (Désormais : *Dits et Gestes...*)

12. « Présentation de M. Benoît Lacroix par M. Luc Lacourcière, de la Société royale du Canada » et « Réponse de M. Benoît Lacroix, de la Société royale du Canada : La sagesse "paysanne" », dans *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1971, p. 53-58 ; les deux textes sont reproduits dans *Dits et Gestes...*, p. 373-377 et 378-381 ; celui de B.L. est aussi reproduit sous le titre « La Sagesse des habitants de Bellechasse », dans *Le Devoir*, 62/232 (8 octobre 1971), p. 4.



Benoît Lacroix en compagnie de son père Caius Lacroix,
précieux informateur de Luc Lacourcière dans Bellechasse,
à Saint-Michel-de-Bellechasse.

Source : collection et photo Giselle Huot, été 1968.

La Durantaye [...] le site où furent enterrés les excommuniés de 1775, dont les fantômes ne cessent d'errer certaines nuits ; à Saint-Vallier, [...] la terre de la Corriveau où le meurtre, en 1763, de son second mari, Étienne Dodier, maintenant multiplié par sept, continue d'alimenter les récits fabuleux ; à Beaumont, l'apparition reconnaissante d'un voyageur noyé pour avertir Augustin Fraser de sa mort prochaine ; à Saint-Gervais, la clochette du curé Dufresne réentendue annuellement à l'endroit même où il disparut sous les glaces en avril 1843 en portant le viatique à une mourante ; et entre Saint-Lazare et Saint-Nérée, les pistes du diable gravées sur un rocher pour témoigner de la querelle des deux femmes qui s'étaient griffées pour la possession d'un enfant au son du *Sanctus* ; à Saint-Raphaël, des manifestations de sorcellerie accablant un pauvre homme aux prises avec des puissances infernales. Et la liste pourrait s'allonger [...]

Bref, de quelque côté que l'on se retourne, en cette terre de Bellechasse, il y a toujours une légende à proximité. Ce n'est pourtant là qu'une infime partie d'une tradition qui ne véhiculait pas que des récits édifiants ou austères. Car il y a aussi les contes merveilleux et d'autres étrangement facétieux, et des chansons d'une telle richesse et abondance que leur corpus correspond à un rayon entier de bibliothèque¹³.

Dans la correspondance aux Archives de l'Université Laval, on trouve une carte non datée de Caius Lacroix qui rapporte à Luc Lacourcière que son fils Alexandre, curé de Sainte-Sabine en Bellechasse, enregistre des chansons et un autre envoi du 15 novembre 1965, qui semble répondre à des questions

13. Dans *Dits et Gestes...*, p. 375-376.

du folkloriste, car il mentionne un « Mr Fradette, 104 ans, St-Damien », en ajoutant « Oui », sans doute pour affirmer que c'est une bonne source, un « Mr Aurèle Gagnon, Ste-Sabine » qui aurait fait les chantiers pendant huit ans et à qui il décerne la cote « moyen » et en dernier lieu « Le jeune neveu des Fradette, St-Magloire », sans doute une autre source pour ses recherches. On y trouve également une lettre du folkloriste, du 2 décembre 1965, à Caius Lacroix :

Cher Monsieur Lacroix,

C'est à mon tour de vous remercier de m'avoir transmis d'autres noms de personnes à interroger sur les traditions. Il est assez difficile en hiver d'aller les rencontrer, mais je m'en occuperai le printemps prochain.

J'ai vu dernièrement monsieur Ernest Fradette qui était bien content que vous lui ayez écrit. Les contes qu'il a contés à la télévision ont eu beaucoup de succès de même que ceux de sa mère, Madame Cléophas. À ce propos, n'oubliez pas d'écouter de nouveau samedi, le 11 décembre : madame Cléophas Fradette contera un autre beau conte.

Le Père Benoît m'a écrit avant de partir du Canada mais je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis qu'il est en Afrique.

Agréez l'expression de mes sentiments amicaux et dévoués.

Le directeur

Luc Lacourcière

Le même jour, il écrit à « Mon cher moine blanc (ou noir) », alors au Rwanda, mais qui a eu le temps de voir son émission avant de partir :

C'est avec une vive émotion que j'ai appris votre départ si subit pour les pays abyssins et mystérieux du centre du monde, c'est-à-dire plus près de l'enfer que n'est le Canada tout gelé aujourd'hui. Mais je me suis consolé à la pensée que mon renard avait fait le voyage dans votre mémoire et je vous remercie de ses réactions sur l'antériorité de l'oral. Maintenant j'ai un regret, c'est de ne pas avoir fait passer votre image au programme du 6 novembre entre deux têtes de renards comme je me proposais de le faire. (Vous vous rappelez la promenade vers la ligne du petit train ?)

Les Fradette ont fait sensation à la télévision. Votre père que j'avais prévenu parce que c'est lui qui me les avait fait connaître, m'a écrit et leur a écrit son enthousiasme. De plus, j'ai rencontré votre tante Maria dimanche dernier à Saint-Raphaël. Elle m'a laissé entendre qu'elle « ne haïrait pas ça de conter des contes à la télévision ». Je me le tiens pour dit si jamais je reprends un programme semblable, il y aura et la tante Maria et votre image dans mon programme. (2 décembre 1965)

D'autre part, Luc Lacourcière mentionne dans ses lettres à Benoît Lacroix un autre membre de sa parenté : « Ma dernière découverte en folklore est un de vos oncles, M. Paul Lacroix, de Saint-Raphaël, excellent chanteur. » (10 juillet 1956)

Les expéditions aux sources

Après avoir tant reçu de la famille Lacroix pour sa collecte de folklore en Bellechasse, il était sans doute inévitable que le folkloriste invite le médiéviste à participer, en sa compagnie, à une collecte de légendes, contes et chansons, dans le comté de Charlevoix cette fois ; le médiéviste y entraîne avec lui dans l'aventure le professeur de la Sorbonne et professeur invité de l'Institut d'études médiévales, Henri-Irénée Marrou¹⁴, qui souhaite rencontrer l'ethnologue, ainsi que l'auteur M^{gr} Félix-Antoine Savard, qui se joindra à eux pour « la quête aux chanteurs ». Marrou évoquera cette excursion des 6-8 octobre 1956 dans ses *Carnets*, excursion désormais célèbre pour les compères puisque, en plus de tout le reste, c'est alors que Benoît Lacroix aurait fait un miracle – le seul connu jusqu'à maintenant... et pas encore examiné par les spécialistes – que Marrou mentionne simplement dans le compte rendu de ce voyage comme « la bénédiction pour l'eczéma », complété en note par sa fille Françoise Marrou-Flamant, éditrice des *Carnets posthumes* : « Bénédiction donnée par le père Lacroix à un malade qui, plus tard, se déclara guéri (ce qui donna lieu à d'amicales taquinerie de H.I.M. à l'adresse du père Lacroix)¹⁵. » Ce voyage, transformé en « travaux pratiques » a été apprécié au plus haut point par les invités. Le soir même de leur retour à Montréal, le médiéviste écrit :

Cher Luc,

Comment vous remercier ?

En revenant, M. Marrou ne cessant de faire l'éloge de votre charité et de vos vertus, et me souvenant par surcroît que vous habitiez avec les Dominicains, j'ai pensé qu'un jour peut-être il y aura un nouveau saint au Canada français. Saint-Luc du Folklore !...

Tout le voyage fut parfait. Nous ne nous rappelons même pas qu'il a pu pleuvoir.

J'espère que vous ne serez pas trop en retard dans votre travail à cause de nous. Je vous savais très occupé ; et de voir comment vous avez tout fait pour nous accommoder et nous instruire, je ne sais plus comment vous remercier.

Et ce dîner princier au Cercle Universitaire : tout a été magnifique et c'est difficile même de faire l'addition de tout ce que vous nous avez offert et apporté en ces deux jours.

14. Henri Irénée Marrou (1904-1977), grand spécialiste de saint Augustin, des Pères de l'Église et de la culture antique, a publié aussi sous le pseudonyme de Henri Davenson, des textes sur ses études « populaires », dont *Le Livre des chansons ou Introduction à la connaissance de la chanson populaire française* [suivie de] *109 belles chansons anciennes choisies et commentées par Henri Davenson* (Paris, Seuil, 1944. Plusieurs éditions.)

15. Henri Irénée Marrou, *Carnets posthumes*, Édités par Françoise Marrou-Flamant, Préface par le Cardinal Jean-Marie Lustiger, « Le travail de Dieu dans la vie d'un homme » par M^{gr} Claude Dagens, Présentation par Jacques Prévotat, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. « Intimité du christianisme », 2006, xxxv-523 p. ; p. 486-488. – Texte plus explicite : « Miracle médiéval en Charlevoix », dans Giselle Huot, *La Chevalerie du Savoie. L'Institut d'études médiévales des dominicains et de l'Université de Montréal (1930-1993)*. À paraître. (Désormais *La Chevalerie du Savoie*...).

Merci Luc. Merci ! Monsieur Marrou vous écrira sûrement. (8 octobre 1956)

Le lendemain, c'est effectivement au tour de Marrou d'écrire à Luc Lacourcière :

Mon cher Ami,

Nous voici de retour et avant de replonger dans les Pères de l'Église, je tiens à vous dire d'un mot quel merveilleux souvenir je garderai de ce charmant voyage en votre compagnie ; croyez bien que je suis très sensible à toute la peine que vous avez prise pour nous faire faire une promenade aussi instructive qu'agréable ; vraiment ce seront là les deux journées les plus belles que j'aurai passées au Canada ; rien ne m'a permis de pénétrer plus avant dans la connaissance de votre peuple et de votre pays. (9 octobre [19]56)

L'excursion se répétera quatre ans plus tard en Charlevoix, pour Marrou du moins car le dominicain ne put y participer, à grandes plaintes en sa lettre suivante au point d'avouer sa jalousie :

Cher et vénérable ami,

Ah ! que je voudrais vous voir ! Il y aurait tellement de choses à se dire. M. Marrou m'a mis jalousement l'eau à la bouche en me parlant de ses expériences folkloriques en bas de Québec. Entre nous dit, c'est à peu près la seule chose qui lui a plu à ce voyage : vous, votre travail, vos amis. (24 octobre [1960])

C'est parfois l'ami de Montréal qui invite l'ami de Québec à se joindre à lui lors de plusieurs visites qu'il rendra aux parents Garneau au Manoir Juchereau-Duchesnay, sis en la seigneurie de Fossambault, retraite préférée de leur fils de Saint-Denys (†1943) :

Je dois passer par Québec, lundi le 29 octobre. Et j'ai un projet. Il m'arrive souvent d'aller visiter les parents de St-Denys Garneau à leur vieux Manoir de S. Catherine de Portneuf. Plusieurs fois ils ont manifesté le désir de vous connaître. Je leur ai même promis qu'un jour... C'est un endroit unique, avec des souvenirs uniques, que "cultivent" des gens uniques. Viendriez-vous, pourriez-vous venir le 29 (p.m.) ? // Excusez le ton un peu pressant de cette demande : mais c'est autant le désir de vous faire plaisir que le temps qui me pressent... » (11 octobre 1951)

Invitation aussitôt acceptée et tant appréciée que l'ethnologue réclame peu après une répétition de l'expérience : « Inutile de vous dire que j'ai gardé un souvenir bien vivant de notre voyage à Sainte-Catherine. J'y repense avec émotion. M^{gr} Savard, à qui j'en ai parlé serait très heureux de se joindre à nous pour une nouvelle visite le printemps prochain, si la chose est possible. » (10 novembre 1951) La réponse est prompte à venir :

Suivait votre lettre, la collection complète des *Archives de Folklore*, dont je vous remercie de tout cœur. Je viens de feuilleter le tome 5-6 et je suis tout étonné de voir la qualité et la quantité de travail qui s'y trouve. Comment notre critique littéraire a-t-elle pu ignorer une telle œuvre ? Mieux vaut ne pas se le demander

trop longtemps ! Mieux vaut surtout continuer le travail caché, héroïque.

Certainement que nous retournerons à Ste-Catherine ! Et avoir M^{gr} Savard avec nous augmentera et le plaisir et le profit. Dès que je reverrai MM. Garneau, j'en causerai avec eux, et je sais à l'avance comme ils seront touchés de savoir que nous apprécions et désirons encore leur hospitalité. (13 novembre 1951)

Benoît Lacroix, qui admirait énormément le travail et les recherches de Luc Lacourcière, verra à augmenter, dans la mesure du possible, les vastes archives de folklore de son ami, tant au Québec : « À Vianney, Co. Mégantic (via Plessisville – St-Ferdinand d'Halifax) il y aurait quelque chose pour vous : une dame qui sait des chansons de métier, un monsieur qui chante “vieux” ! » (30 décembre 1954), jusqu'à penser lui en procurer en Suisse : « Cet été à Zug (Suisse) j'ai rencontré un folkloriste suisse et je lui ai demandé de nous envoyer, à titre d'hommage, quelques enregistrements de son pays. Donc, vous les recevrez d'ici un mois. C'est gratuit : il n'y aura qu'à dire merci ! » (8 février 1958)

D'autre part, même si Marrou est un professeur invité à l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal, Benoît Lacroix fait des démarches pour le faire inviter par l'Université Laval : « Marrou ira passer une semaine fin septembre à la Faculté. C'est finalement arrangé et je voulais cela depuis plusieurs années. Même si en principe Marrou est invité par Montréal (je pense au budget) il y a tout de même des échanges à faire, à mon avis. On verra qu'est-ce que cela va donner. » (*Ibid.*)

Ces recherches et pérégrinations en folklore canadien francophone avec Luc Lacourcière feront germer, ou à tout le moins ressurgir, et nourrir chez Benoît Lacroix une soif et une détermination d'importer en l'université montréalaise un peu de ce folklore dont elle est complètement dépourvue.

Centre d'études des religions populaires

En fait, ce n'est qu'en découvrant la correspondance Luc Lacourcière-Benoît Lacroix en 2006 aux Archives de l'Université Laval que j'ai du même coup découvert la longue errance du rêve du « Beau Chasseur ». L'on peut y suivre les différentes démarches qui vont s'intensifier et se transformer pour aboutir finalement à la création du Centre d'études des religions populaires (CÉRP).

L'envoi du tract de Benoît Lacroix *Pourquoi aimer le moyen âge* va inspirer Luc Lacourcière pour un numéro des *Archives de folklore*. Malheureusement, sa lettre du 19 juillet 1950 n'a pas été retrouvée mais elle est attestée dans la réponse de son correspondant du 22 juillet suivant, qui contient des idées émises par le folkloriste.

Votre note de remerciement du 19 juin dernier m'apporte deux heureuses suggestions : celle d'un numéro des *Archives de Folklore* qui serait consacré au moyen âge et à nos traditions canadiennes ; la possibilité d'une rencontre pour discuter

du problème du folklore, *in genere* et *in particulari*, comme disent les thomistes !

Je vous avoue immédiatement que les deux suggestions m'intéressent grandement et que si vous me permettez d'exprimer une préférence, j'aimerais à ce que la seconde (une rencontre éventuelle) se réalise avant la première.

Depuis quelques heures, je pense à la possibilité concrète d'un numéro – des *Archives* : comment le préparer, thèmes à traiter, collaborateurs éventuels, etc. – et c'est le fruit de mes rêveries... que je vous écris en vous offrant à l'avance de ne pas en tenir compte si vous les trouvez trop idéalistes ou irréalisables.

Tout de suite, il se fait réaliste et énonce les difficultés appréhendées : « Ce n'est pas que j'ignore les difficultés qu'il faudrait vaincre ou contourner. » Premièrement, « du sujet lui-même, “nos traditions médiévales”, les preuves de filiation sont loin d'être faites, quoi qu'elles n'aient jamais été tentées sérieusement à ce que je sache. » Cependant, « la grande difficulté », ce n'est pas de l'équipe de folklore qu'elle viendrait, mais « de notre groupe – celui de l'Institut d'Études méd[iévales] –, encore tout dévoué à la seule pensée médiévale (philosophique et théologique spécialement), peu familier avec les techniques des sciences folkloriques ». Lui-même avoue être « un parfait ignorant en matières folkloriques canadiennes », tout en tempérant cette assertion : « quoique je puisse me louer d'avoir vécu dans un milieu où ces traditions *étaient* très vivantes ».

Mais aussitôt, il rejette du revers de la main les problèmes qui surgiront certainement, car « le sujet est trop important pour que nous songions à céder devant la difficulté » :

Car, il y a, à mon avis, une matière abondante : je n'ai pas à recommencer des énumérations déjà suggérées de coutumes communes au moyen âge et à notre milieu, de réflexes identiques, tant au point de vue social que religieux. Même si aujourd'hui la Bonne Ste Anne... et bientôt le non-moins bon S. Joseph supplante « Notre Dame »... du moyen âge, il est certain qu'au fond il y a là un phénomène d'émotivité religieuse et populaire sur lequel les psychiatres en disent beaucoup trop mais qui n'en reste pas moins vrai. – Et on pourrait parler encore de nos légendes, des éléments austères qui se mêlent à certaines, de la note plus gaie d'autres. Tous ces « biens de l'imagination » dont parle quelque part l'abbé [Félix-Antoine] Savard sont à comparer.

Un jour, pour la *Revue Dominicaine*, on me fit lire *L'arbre des Rêves*¹⁶. J'ai été frappé de tout ce qu'il y avait de médiéval en cela ; mais s'il eût fallu *définir* la partie médiévale, j'aurais été assez embar[r]assé.

Tout en passant la main à son correspondant : « C'est vous, en fait, qui savez quels sont les sujets possibles, thèmes d'échange et d'entente, entre le folklore médiéval, que nous serons forcés d'étudier par les livres, sur des documents, et notre folklore canadien dont les preuves sont plus vivantes. »,

16. Benoît Lacroix, o.p., « Marius Barbeau – *L'Arbre des Rêves*... », *Revue dominicaine*, vol. 54, t. II, n° 7-8 (juillet-août 1948), p. 55. Rubrique « L'esprit des livres ».

cela ne l'empêche pas de plonger tout de même et de proposer « un thème qui permettrait l'unité jusque dans la diversité qu'apporteront nécessairement la nature, la variété et le degré de compétence des collaborateurs. Ce thème serait celui de la *tradition orale*. » (22 juillet 1950)

Ce numéro des *Archives de folklore* ne verra malheureusement pas le jour, mais les idées n'en continuent pas moins de trotter dans la tête des deux compères. Benoît Lacroix répond à la lettre du 13 septembre 1951, non retrouvée, du folkloriste par la réponse suivante : « Ah ! oui, je pense encore au volume sur le moyen âge et le Canada. J'y pense souvent même : comme je pense souvent à l'importance du folklore ! Un sujet que j'aime et dont je n'ai pas le temps de m'occuper. *Vita brevis est !* » (11 octobre 1951)

Trop occupés tous les deux par la suite par des voyages respectifs en Europe, où ils se retrouvent à Paris (1953), l'idée persistante revient, toujours selon leur correspondance, au début de l'an 1956, alors que Benoît Lacroix demande à son ami Luc de lui suggérer deux enregistrements pour un cours de deux heures en mars, à l'Institut d'études médiévales, afin de « poser le problème du folklore ». (12 janvier 1956) Luc Lacourcière répondra aux demandes du professeur de l'Université de Montréal qui est bien déterminé à faire entrer un peu de folklore à cette université qui l'ignore tout à fait, en lui suggérant des lectures et en lui prêtant des enregistrements.

Tel que mentionné plus haut, le plan de Benoît Lacroix, en 1956, pour une demande de subvention à la Fondation Guggenheim est un « plan de recherches sur la religion et le folklore du Moyen-âge » (10 août 1956), dont « le P. Régis ayant lu mon mémoire, entend s'en servir prochainement pour une Carnegie Foundation qui engagerait l'orientation même d'une partie des Études médiévales. » (23 septembre 1956) L'année suivante, il entend modifier son projet pour sa demande à Guggenheim en « relation théologie savante et théologie populaire » (16 avril 1957). Deux jours plus tard, il entre de plain-pied dans le vif du sujet qui le tarabuste depuis des années, avant son départ pour un séjour à Paris et à Poitiers (mai-octobre) :

Cher Folklore,

Votre lettre m'a réveillé. Je vous en remercie. Alors, j'ai préparé des textes, des résumés que je vous sou mets afin que vous me disiez si c'est dans le ton.

Comme je pars le 11 [...] j'ai cru qu'il vaudrait mieux tout faire avant mon départ. [...]

Pensez-vous que vous pourriez créer à Montréal – ici à l'Institut – une succursale ou une réplique de ce que vous avez à Québec ? Faut faire des projets au xx^e siècle ! ... J'ai la tête à penser tout aujourd'hui. Faudrait trouver une formule. Montréal doit avoir ses vieux, ses contes : un centre ici uni à celui de Québec, ou même dépendant, ne serait pas de trop. Qu'en pensez-vous ?

Il est le premier à reconnaître qu'on ne peut oser reproduire à l'Université de

Montréal, surtout à l'Institut d'études médiévales, ce qu'a érigé Luc Lacourcière aux Archives de folklore de l'Université Laval, et il le note clairement en réduisant son intervention à une collaboration et non à une direction de l'entreprise tout en lui demandant son opinion en la matière : « Comme vous verrez en lisant mon mémoire : je veux – en ce qui me concerne – rester fidèle au Moyen Âge. Je prévois que c'est encore la meilleure façon de collaborer que de respecter chacun son champ de travail. Je m'excuse, enfin, de vous adresser toutes ces pages : mais votre jugement comptera beaucoup pour moi. » (18 avril 1957)

Les amis se sont peut-être rencontrés ou la lettre est perdue, car la correspondance est muette quant à la réponse du folkloriste sur le sujet. Mais le médiéviste est toujours hanté par le « populaire » et il l'évoque autrement, en parlant d'humanisme :

On ne créera jamais un nouvel humanisme en s'opposant à celui de la génération précédente. Le vrai humanisme compose, absorbe, reçoit : il ne refuse jamais. C'est ma petite idée du moins.

De toute façon merci. Merci aussi de votre visite qui me rappelle toujours qu'à côté de l'humanisme *aristocratique*... des universitaires, il reste une place pour l'humanisme « populaire » et « oral » le seul vrai humanisme *démocratique* qui existe. (5 octobre 1958)

En 1963, Benoît Lacroix, sachant qu'il sera bientôt nommé directeur de l'IÉM – non pas que le titre et la fonction l'intéressent beaucoup, mais ils lui donnent l'avantage de pousser certaines de ses idées – adresse deux demandes à son ami Luc qui indiquent que le lien entre le médiéval et le folklore canadien-français est toujours pour lui à l'ordre du jour :

Parmi vos étudiants anciens ou à venir – et c'est assez urgent – pourriez-vous trouver quelqu'un qui oserait consacrer sa vie à l'étude de la langue et de la littérature françaises médiévales ? Mais je souhaiterais que ce même futur professeur à l'Institut d'Études Médiévales puisse faire le lien entre le moyen âge et le folklore. Vous me comprenez.

Autre sujet. Quand viendrez-vous donner à Montréal la conférence Albert-le-Grand (15 novembre 19...?) sur les survivances médiévales au Canada français. Ceci est aussi sérieux que la question précédente. (25 janvier 1963)

N'ayant pas trouvé cet étudiant, il est d'autant plus consterné, de ne pouvoir engager deux ans plus tard, à « cause de difficultés budgétaires », « un normalien français médiéviste qui avait décidé de venir s'installer à l'Institut d'Études Médiévales et étudier le français du XIV^e siècle et celui du Canada ». S'il est « encore triste d'avoir manqué [s]on coup ; c'est bien difficile de trouver quelqu'un qui fasse le lien entre le Moyen Âge européen et son héritage canadien », heureusement que Luc Lacourcière est là :

Eh oui ! j'ai eu des échos aimables et optimistes au sujet de votre séjour de

Paris. Il semble que le folklore canadien soit de plus en plus international. Heureusement que vous êtes là puisque la tradition universitaire associe souvent folklore et études médiévales. Je me sens en sécurité aussi longtemps que vous êtes là. (25 mars 1965)

Finalement, viendra, deux ans plus tard, *la* lettre faisant état de sa longue attente transformée en farouche détermination et qui sera la pierre d'assise du Centre d'études des religions populaires :

Le mardi 18 juillet 1967

Monsieur le Professeur, Monsieur le Directeur-fondateur des archives de Folklore,

Enfin ! je puis vous écrire une lettre officielle et je vous parle en tant que Directeur de l'Institut d'Études Médiévales en même temps qu'humblement je m'adresse au folkloriste éminent de notre civilisation franco-américaine. Voici ce qui se passe : l'Université de Montréal offre à l'Institut d'Études Médiévales de devenir, dès l'an prochain, un Institut d'études supérieures qui se consacre surtout à la recherche et qui donne un enseignement réservé aux seuls étudiants gradués des maîtrise et doctorat. Cette offre nous permet de réviser nos programmes et d'élargir nos objectifs. Comme vous savez, cher collègue, il y a longtemps que je désire faire un lien entre le folklore canadien-français et les études médiévales. Par ailleurs je ne vois pas pourquoi on devrait doubler votre propre œuvre qui est unique au monde. Aussi nous nous demandons s'il ne serait pas possible de créer à l'Institut d'Études Médiévales, vers les années 1970-71, un centre d'études des religions populaires (avec archives, bibliothèque, fichiers, etc.) qui serait greffé, ou plutôt fusionné, à l'intérieur même de l'Institut d'Études Médiévales, puisque nous devons offrir une section consacrée aux religions comparées. Vous me voyez venir : j'ai absolument besoin de votre approbation et de vos suggestions et d'une collaboration éventuelle (vers 1980... ?) de la part des archives de folklore, surtout dans le domaine de la documentation, en ce qui a trait au folklore religieux. Maintenant, sentez-vous absolument libre pour dire non ou oui, selon que vous le jugez à propos, parce que notre équipe qui est en train d'étudier les programmes tiendra beaucoup plus compte de votre opinion que de la sienne qui est flottante. Mais nous voulons faire absolument quelque chose pour le folklore à l'Université de Montréal, et c'est en vain que nous avons attendu des initiatives venant d'autres facultés. Dans dix ans il sera trop tard pour proposer un tel projet, si minuscule soit-il.

Puisque c'est une lettre officielle, je suis bien obligé de ne pas m'informer de votre santé, de ne pas m'informer de votre maison, de ne pas m'informer de votre jardin et de terminer aveuglément par ces mots :

Veuillez croire, mon cher Monsieur, en l'expression de mes sentiments les plus distingués,

Benoît Lacroix, o.p.

Directeur

Et, bien sûr, s'il le laisse libre, il compte absolument sur l'ami Luc pour l'aider dans son entreprise : « Le prochain que je voudrais “interroger” – mais

j’attendrai peut-être – c’est Luc Lacourcière. Ce Beauceron, archiviste et collecteur, ne livrera pas facilement ses secrets, je vous assure. Mais c’est essentiel d’avoir ses idées pour créer du sérieux, du vrai, du savant, qui soit en même temps du “populaire”¹⁷. »

L’aventure du Centre d’études des religions populaires¹⁸, qui aura duré officiellement – mais elle commence officieusement en 1967 – de 1969 à 1994, avec ses *Cahiers d’études des religions populaires*, ses onze colloques internationaux – suivis par la publication des Actes – dont le premier, sur invitation – eut lieu, comme il se doit, en Bellechasse, au presbytère de Saint-Gervais, fief du curé Alexandre Lacroix, frère de Benoît Lacroix, auquel participa Luc Lacourcière.

Luc Lacourcière conclut sa présentation de Benoît Lacroix à la Société royale du Canada (1971), par l’admiration de son « œuvre considérable, une quinzaine de volumes, d’innombrables articles et comptes rendus sur des sujets variés, d’une profonde érudition et d’une pondération toujours exemplaire ». Il en retient « la ligne directrice » de ces travaux : « un sens de la continuité entre vos influences traditionnelles et celles de vos maîtres humanistes, Étienne Gilson et Henri-Irénée Marrou », de même qu’« un respect compréhensif pour toutes les formes de transmission de connaissances parmi les hommes ; bref, un équilibre de sagesse, fruit d’une carrière vouée à l’étude et à la méditation¹⁹ ».

Pour Benoît Lacroix, Luc Lacourcière est un ami cher, un maître en disciplines orales et populaires, maître ès folklore, titre qu’il lui envie et dont la fréquentation aura une influence certaine sur une partie de ses travaux et, comme nous l’avons vu, sur la création du Centre d’études des religions populaires, et une admiration pour celui qui a créé des œuvres durables, comme il le fait remarquer encore en 2010 :

la double carrière de L. Lacourcière demeure à notre point de vue une réussite. Ses étudiants devenus folkloristes du Canada français ne cessent de se manifester dans diverses universités. La revue *Rabaska* nous permet d’en mesurer aujourd’hui la bénéfique action. La collection du « Nénuphar » a survécu. Un projet de continuité des *Archives de folklore* est à l’étude. Des écrivains et des artistes de multiples allégeances n’hésitent pas à s’inspirer des trésors en matière de folklore, qui illustrent la vie de ce jeune peuple toujours en quête de son identité²⁰.

17. À G.H., 20 octobre 1967, *Dits et Gestes...*, p. 225.

18. Le Fonds Centre d’études des religions populaires (P57) a été légué par Benoît Lacroix au feu Centre de recherche Lionel-Groulx et est désormais conservé à BANQ-M. Voir aussi la section « Historien des cultures et théologien, fondateur du Centre d’études des religions populaires » dans *Dits et Gestes...*, p. 221-257 et la section « Centre d’études des religions populaires » dans *La Chevalerie du Savoir...*

19. Voir *supra*, n. 11.

20. Benoît Lacroix, « Luc Lacourcière, un homme partagé », compte rendu de Luc Lacourcière, *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire*. Édition préparée par André Gervais, Montréal,

En plus de toutes leurs créations, collections et publications, ils ont tous deux hérité de leur vivant d'une bibliothèque à leur nom : la Bibliothèque Luc-Lacourcière, autrefois le deuxième presbytère de Beaumont (le folkloriste est décédé en 1989 peu après son inauguration) et la Bibliothèque Benoît-Lacroix, autrefois l'hôtel de ville (et prison au sous-sol) de Saint-Michel-de-Bellechasse (inaugurée le 23 août 1987). Tous deux ont été immortalisés, l'un à la suite de l'autre dans le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Luc Lacourcière en pages 740-743 et Benoît Lacroix en pages 743-745²¹.

Une grande amitié qui aura duré depuis les débuts de leur connaissance jusqu'à la mort de Luc Lacourcière. Au lendemain d'une visite à son ami Luc, Benoît Lacroix écrit une lettre toute vibrante encore de cette rencontre et qui chante presque comme un Alléluia :

Hier j'ai passé 4 heures avec Lacourcière. Il a la tête remplie de secrets et de projets qui n'aboutiront peut-être pas : quel homme merveilleux ! Nous avons causé du projet du CÉRP ; il me promet d'ouvrir les Archives [de folklore à l'Université Laval] si je veux aller travailler. [...]

Je reviens à Lacourcière : il a acheté une autre maison « folklorique ». C'est un vrai folkloriste qui incarne ce qu'il fait et ça lui vibre de partout. C'est une grâce de Dieu d'avoir un tel homme, comme ami. À votre retour, faudra aller travailler quelques mois aux Archives de Folklore. Je lui ai dit ce que vous faisiez ; aussitôt il m'a dit que *la Légende dorée* avait une postérité canadienne-française²².

Quarante-trois ans plus tard et vingt et un ans après la mort de son ami, le « Beau Chasseur » en parle toujours avec chaleur et nostalgie, et il écrit en 2010 dans cette même revue *Rabaska*, un compte rendu sur la publication posthume du livre de Luc Lacourcière édité par André Gervais. Dans cet article, l'on constate qu'en plus d'avoir partagé bien des honneurs, ils sont également liés dans l'adversité ; Benoît Lacroix le rappelle : « Luc et moi nous nous partageons avec une joie évidente le mépris de plusieurs de nos confrères savants des universités qui regardaient de haut... et de loin nos études sur le Moyen Âge et sur le folklore²³.

Il est impossible de rapporter dans le cadre de cet article tous les thèmes et les trouvailles heureuses de cette correspondance, par exemple les appels des lettres qui, donnés dans l'ordre chronologique, illustrent l'évolution des rapports entre les correspondants.

Fides, 2009, 448 p., dans *Rabaska*, vol. 8 (2010), p. 118-120.

21. Réginald Hamel, John Hare, Paul Wyczynski, *Dictionnaire...*, Montréal, Fides, 1989, vii-xxvi-1364 p.

22. À G.H., 21 décembre 1967, *Dits et Gestes...*, p. 227.

23. Benoît Lacroix, « Luc Lacourcière, un homme partagé » (*supra*, n. 19) : *Rabaska*, vol. 8 (2010), p. 120.



Luc Lacourcière dans la bibliothèque de sa maison de Beaumont
(construite vers 1710-1720)

Source : collection Benoît Lacroix, 24 juillet 1987.

Ceux de Luc Lacourcière :

Mon Révérend Père (10 novembre 1951), *Mon révérend et cher père* (23 novembre 1951), *Cher Père Lacroix* (9 juin 1952), *Mon révérend Ami* (10 juillet 1956), *Cher Ami* (28 septembre 1956), *Cher Moyen Âge* (16 avril 1957), *Cher Père de l'Église, / Vous êtes sûrement un Père de l'Église puisque vous êtes actuellement du V^e siècle* (18 juillet 1958), *Cher Barbare du troisième rang de Saint-Michel* (6 novembre 1959), *Charmant Goth* (12 novembre 1959), *Cher Ostrogoth* (20 janvier 1960), *Cher Moyen-Âge-Lore* (26 février 1960), *Cher Blanc-Manteau* (2 décembre 1960), *Au R.P. de Belle Chasse / Institut du Moyen Âge / V^e siècle / Mon T.R.P.* (27 janvier 1963), *À Benoît de Saint-Michel* (23 juillet 1963), *Mon cher moine blanc (ou noir)* (2 décembre 1965).

Ceux de Benoît Lacroix :

Monsieur Luc Lacoursière [sic] (22 juillet 1950), *Cher Monsieur Lacourcière* (11 octobre 1951), *Monsieur le FolkLucriste* (1953), *Luc* ([1953]), *Cher Luc*, *Cher Folklore* (10 octobre 1953), *Cher « folklore »* (27 janvier 1954), *Ô Luce !* (22 juin 1956), *« Frère Luc »*, (23 mars 1957), *Saint Luc !* (s.d. [1958]), *Cher et vénéré Luc* (17 juillet 1958), *Cher Folklorentissime ami* (7 novembre 1959), *Cher et vénérable ami* (24 octobre [1960]), *Herr Luc Lacourcière / Québecstadt / Lieber Herr Luc* (21 janvier 1962), *Voici, vénéré « seigneur » de Beaumont un manuscrit capable de distraire les ombres de votre jolie habitation.* (31 octobre 1963), *Cher homo viator !* (25 mars 1965), *Cher « moine à deux maisons »* ([18 octobre] 1968).

Cependant, si les appels et les signatures varient, on peut être assuré d'y trouver des constantes, la mention de leurs cogitations, occupations, projets et réalisations, ainsi qu'une aide mutuelle réclamée et toujours au rendez-vous. Pour la résumer, une belle et fructueuse amitié reflétée dans une savoureuse correspondance que celle de Luc Lacourcière et de Benoît Lacroix.